Transfiguration par l'exil ?

Transfiguration through Exile ?

Stéphane Gumpfer

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/3531>

DOI : 10.4000/cps.3531

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Pagination : 19-42

ISBN : 979-10-344-0064-5

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Stéphane Gumpfer, « Transfiguration par l'exil ? », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 47 | 2020, mis en ligne le 30 mai 2020, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/3531> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.3531>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Transfiguration par l'exil ?

Stéphane Gumpper

« En soi, la psychanalyse n'est pas plus religieuse qu'irreligieuse. C'est un instrument sans parti dont peuvent user religieux et laïques, pourvu que ce soit uniquement au service de la délivrance d'êtres souffrants. Je suis très frappé de n'avoir pas songé moi-même à l'aide extraordinaire que la méthode psychanalytique est susceptible d'apporter à la guérison des âmes ; mais cela tient sans doute à ce qu'étant un vilain hérétique, tout ce domaine de notions m'est étranger. »¹

Dans *L'errant chérubinique* (1657), Angelus Silesius, aux prises dans son for intérieur avec l'effet de *tuchai* transmutantes, notera dans cet écrit théodidacte : « On ne contemple en cette vie l'aveuglante lumière/ Jamais mieux que lorsqu'on est entré dans la nuit »². D'emblée cette trace évanescence qui subsiste de l'*exil*, en tant qu'« expérience du hors-lieu », serait potentiellement à même, sous certaines conditions, d'exemplifier l'errance d'un pèlerin de l'indicible égaré aux bordures de l'hérésie. Mais en retour, cette « itinérance » peut insidieusement convoquer, par sa quête innommable, la circularité d'un voyage singulier qui invariablement – toujours et encore – amènerait le sujet à retourner au même point d'origine, toutefois scruté à partir de latitudes à chaque fois distinctes. Et si, dans un mouvement en décalage, c'était ce pari auquel Freud, « juif sans Dieu » revendiquant explicitement son infidélité, se serait confronté, à son insu, durant les dernières années de son existence, cultivant – à partir de sa condition d'étranger exacerbée par la prolifération de la peste brune –, un rapport contrasté à la figure de Moïse ? À ce sujet, l'esquisse de son œuvre testamentaire – et non moins controversée – est susceptible

1 Lettre du 9 février 1909, in : S. FREUD, O. PFISTER, *Correspondance (1909-1939)*, p. 47.

2 A. SILESIUS, *L'errant chérubinique*, p. 135.

chez lui, dans un après-coup, de révéler une « fidélité hérétique » ayant hypothétiquement valeur de symptôme, à l'endroit de son économie du désir, et dont je tenterai de saisir quelques enjeux éthiques et subjectifs.

« *Vaterkomplex* » et figure de Moïse

À plusieurs moments-clés de sa trajectoire biographique – et en guise de point de transfert –, Sigmund Freud (1856-1939) paraît avoir été mobilisé par une dimension quasi-impénétrable inhérente à un *Vaterkomplex* (complexe paternel) conviant par extension la figure de Moïse ; dit-mension qui n'est certainement pas étrangère à l'élaboration de sa théorie de l'inconscient. Certains fervents partisans des *Freud Wars* ont argué, de façon quelque peu lapidaire, qu'il oscillait – à partir d'une place prophétique, n'excluant pas nécessairement celle de messie ? – entre identification à des traits de « l'homme Moïse » en vue de fonder un mouvement psychanalytique (s'inscrivant *de facto* en rupture à l'égard des courants de psychothérapie existants, pour s'adresser à un « peuple psy » voué à terme à se détourner de lui) et tentatives de sa part d'opérer le démontage jusque dans ses racines du Père sacralisé, témoignant par ce biais de ses liens conflictuels à l'égard du monothéisme. Mais si, quelque peu à rebours de l'*Exode* biblique, avec en toile de fond l'hypothèse d'un « schème d'émancipation » présent dès l'Origine venant en appoint d'une traversée du désert, était convoqué – aux confins même de l'expérience psychanalytique – le caractère potentiellement fécond et créateur d'une transfiguration par l'exil ? À l'orée des années trente, guetté par l'imminence d'un exil dans un contexte d'effraction paroxystique et sidérant du nazisme, Freud fera le choix de s'atteler à la rédaction de ce qui sera son dernier ouvrage. Interrogeant de manière inattendue – par l'entremise de sa théorie de l'inconscient et dans l'expectative d'un nouvel exode –, son rapport défiant au judaïsme, non sans revendiquer sa judéité, il met en chantier *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939). Si donc ces trois essais ne sortiront dans leur version ultime qu'en 1939, quelques mois avant que Freud, exilé à Londres, ne franchisse le seuil de la mort – n'écrivait-il pas le 22 juin 1936, à Arnold Zweig (1887-1968), que « L'engagement de l'Autriche sur la voie du national-socialisme semble inévitable. Tous les destins se sont ligüés avec la canaille. J'attends, avec toujours moins de regret, que

pour moi le rideau tombe»³? —, il n'en demeure pas moins qu'à l'aune des années brunes, ses chaînes associatives seront investies par cette audacieuse relecture du parcours de «Moïse l'Égyptien» venant, à sa manière, croiser en maints endroits sa propre destinée.

Dans son *Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable* (1991), l'historien du judaïsme Yosef Hayim Yerushalmi force quelque peu les traits en opérant un distinguo entre *judéité*, par essence interminable, léguée en héritage qui se perpétuerait «dans le sang et dans les nerfs (comme on le dit par erreur)»⁴ (lettre de Freud à Zweig, 8 mai 1932), et *judaïsme* quant à lui perçu comme terminé. Pour lui, la psychanalyse qu'élabora Freud (à partir de son auto-analyse) en vue de la transmettre aux hommes, s'inscrirait dans le prolongement du judaïsme — que Moïse en tant que «grand étranger» aurait apporté aux juifs —, cependant dépouillée de ses manifestations religieuses d'illusionnement, bien que conservant ses caractéristiques monothéistes fondamentales. Mais alors, en niant que Moïse était hébreu, Freud n'introduit-il pas l'hypothèse d'une autre filiation symbolique? Son «roman familial», censé éclairer le récit biblique promoteur d'un monothéisme venu aux juifs de l'extérieur, n'est pas sans soulever quelques analogies frappantes. En parallèle, dans un article passionnant auquel Michel Cazenave m'avait rendu attentif, «Vers les fouilles égyptiennes, Freud explorateur des cultures occidentales» (1992), l'historien de la culture Carl E. Schorske entame sa réflexion sur la base de la collection de figurines antiques (égyptiennes, grecques, romaines et orientales) commencée par le fondateur de la psychanalyse dès 1896, trônant sur son bureau à Vienne, parmi lesquelles un groupe de divinités qui révèle un attrait prononcé à l'égard des cultures anciennes. Parallèlement, au regard de sa formation intellectuelle, deux temps sont circonscrits: l'attraction stéréotypée de Freud pour *Paris*, féminine et séductrice, fondée sur l'irrationnel, exposant aux dangers des mouvements de foule ainsi qu'au «pouvoir ensorcelant de la femme»; et *Londres*, masculine et austère, carrefour de la rationalité, de l'ordre public prééminent ainsi que de la vertu. Essayant initialement de *concilier* ces deux pôles par «sa rencontre avec Rome, ville qui réunit le masculin et le féminin, l'éthique et l'esthétique,

3 S. FREUD, A. ZWIG, *Correspondance (1927-1939)*, p. 173.

4 *Idem*, p. 75.

l'Angleterre du "moi" et le Paris du "ça", en une symbiose ambiguë⁵, il tentera ultérieurement de les *dépasser*, interrogeant à distance – à la jonction de la psychologie des profondeurs et de l'archéologie –, la Rome antique, la Grèce et enfin, ultime soubassement, l'Égypte. D'abord à partir des divinités bisexuelles, puis à l'orée de la montée du nazisme (années trente), il recentre partie de ses recherches autour de «l'homme Moïse», masculin, viril et rationnel, pourfendeur des déesses-mères polythéistes qui inaugure une religion de l'Un.

En résumé :

« Lors de ces premières fouilles, les découvertes de Freud concernaient la bisexualité, la mère phallique, l'union des contraires dans la religion et même dans la langue. Dans les deuxième fouilles, orientées vers la recherche de l'origine des Juifs, on découvre une Égypte différente, tout entière tournée vers des réalisations culturelles masculines, telles que la *Geistigkeit* »⁶.

« Psychanalyse appliquée » ou essor d'un héritage ancestral ?

Déjà quelques décennies plus tôt, alors que Freud tentait d'institutionnaliser le courant psychanalytique, tout en s'attachant un temps à repousser l'accusation de « science juive » véhiculée par plusieurs de ses adversaires, l'antisémitisme bruissant – au carrefour de l'héritage juif et du christianisme –, sera mis à rude épreuve dans le vif de ses relations quasi-filiales avec celui qu'il envisagera longtemps comme son principal héritier, Carl Gustav Jung (1875-1961), psychiatre de formation. Dans une lettre à ce dernier, datée du 17 janvier 1909, Freud observe : « Nous avançons donc indubitablement, et vous serez celui qui comme Josué, si je suis Moïse, prendrez possession de la terre promise de la psychiatrie, que je ne peux qu'apercevoir de loin »⁷. À noter, par anticipation, que selon la tradition juive ni Moïse, ni le peuple du désert ne sera circoncis, mais c'est Josué (5, 2-12) qui l'aurait imposé, sur la colline d'Araloth, à l'ensemble des Hébreux... Cette même année, Jung développe un intérêt majeur pour l'histoire des symboles (par le biais de la mythologie, du folklore et de l'archéologie) ; nouvelle piste qu'il décrit

5 C.E. SCHORSKE, « Vers les fouilles égyptiennes. Freud explorateur des cultures occidentales », p. 5.

6 *Idem*, p. 10.

7 S. FREUD, C.G. JUNG, *Correspondance (1906-1914)*, p. 271.

dans sa lettre du 8 novembre 1909 à Freud: «Il s'ouvre ici de riches sources pour fonder phylogénétiquement la pathologie des névroses»⁸. Dans le contexte expansionniste du mouvement psychanalytique, et dans le sillage d'une nouvelle collection intitulée *Schriften zur angewandten Seelenkunde* (1907-1925) dirigée par Freud, ce dernier est enthousiaste. De fait, Jung souhaitait alors garantir à la théorie freudienne un socle phylogénétique, c'est-à-dire des assises scientifiques comme il le lui écrira dans une lettre datée du 25 décembre 1909:

«Nous ne résoudrons pas le fond de la névrose et de la psychose sans la mythologie et l'histoire des civilisations; cela est devenu tout à fait clair pour moi, l'*anatomie comparée* va avec l'*embryologie*, et sans celle-là, cette dernière est un jeu de la nature incompris en ces profondeurs. C'est un dur sort que de travailler à côté du Créateur»⁹.

Ce faisant, cette époque d'émulation sera propice à la publication d'articles et de monographies de «psychanalyse appliquée» à l'étude tant des religions que du mysticisme¹⁰ examinés à partir du filtre de la métapsychologie et de leurs préjugés respectifs par des auteurs aux sensibilités aussi distinctes que Freud, Jung, Pfister, Jones, Abraham, Stekel, Hitschmann, Ferenczi, Silberer, Reik, Loewenstein, Andreas-Salomé, Eitington, etc.

Dans *Wandlungen und Symbole der Libido* (1911-1912), paru dans le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, Jung assume publiquement ses divergences théoriques avec Freud. Pour lui, la libido est bien plus qu'une pulsion sexuelle, c'est une énergie psychique qui s'exprime au travers de nombre de symboles universels. Il oppose «pensée dirigée» (de type verbale et logique) et «pensée imaginative» (de type passive, référencée à l'association et à l'image). La première émanerait de la science, la seconde de la mythologie, Jung supposant sur un versant anthropologique leur apparition successive au décours de l'évolution humaine. Il note que lorsque la pensée dirigée est suspendue, alors la pensée imaginative est en mesure de se manifester. L'étude approfondie de cette pensée imaginative chez l'adulte serait une voie d'accès afin de saisir une diversité de modes de pensée: enfants, «primitifs» (*sic!*), malades mentaux, peuples préhistoriques. Les

8 *Idem*, p. 340.

9 *Idem*, p. 363.

10 S. GUMPPER, «Psychanalyse», p. 341-344.

initiatives jungiennes jugées non orthodoxes par Freud et ses affidés ne seront pas sans effets : en fin d'année 1912 les positions se radicalisent de part et d'autre, le conflit s'amplifiant même par correspondances interposées, prenant à témoin différents interlocuteurs, dont Ernest Jones, Sándor Ferenczi et Ludwig Binswanger.

C'est dans la revue *Imago* que paraîtra successivement, en 1912 et 1913, *Totem und Tabu*, œuvre séminale de Freud où sera développé le mythe d'une « horde primitive » (Charles Darwin, 1871) assujettie par un tyran tout-puissant, Père primitif (*Urvater*) que ses fils vont finalement tuer et consommer sur le mode d'une « identification par incorporation » cannibalique. De fait, ce parricide, fondateur d'une alliance autour d'un père mort, aurait induit un sentiment de culpabilité, instaurant rétrospectivement l'érection d'un interdit de l'inceste, garant de la Loi. Au regard de cette étude, un élément essentiel relatif aux rapports passionnels tissés d'« hainamoration » (Lacan) entre le père de la psychanalyse et son « fils préféré » mérite d'être rappelé. À deux reprises, toujours en présence de Jung, Freud tombera en syncope interprétant à chaque fois – et de manière inflexible – un « acte de résistance au père » a priori présent dans les chaînes signifiantes de son successeur désigné. Tout d'abord, au terme d'une visite de la cathédrale de Brême et des cercueils du Bleikeller (1909), Jung engage une discussion avec Freud qui aurait brusquement répliqué : « Que vous importent ces cadavres ? [...]. Ne vaudrait-il pas mieux que vous admettiez souhaiter ma mort ? »¹¹, avant de s'effondrer. Ensuite, lors d'une réunion avec l'ensemble des présidents des groupes locaux de psychanalyse rassemblés à Munich (24 novembre 1912), moment où la rupture entre les deux hommes est inéluctable au terme du « geste de Kreuzlingen ». À table, la discussion entamée entre les convives se fixe sur Amenophis IV (Akhenaton), ayant fait l'objet d'un récent article de Karl Abraham (1877-1925) paru dans *Imago*. Quelqu'un avança alors que ce pharaon, en détruisant les cartouches d'Amenophis III, avait exprimé un « désir de tuer le père » ! Au comble de l'irritation, Jung aurait rétorqué avec véhémence qu'il ne s'agissait là manifestement pas d'« un acte de résistance personnelle au père, mais de l'acte d'un créateur »¹² ; instant précis où, sentant peut-être son autorité vaciller, Freud perdit connaissance devant ses fils rivaux.

11 D. BAIR, *Jung. Une biographie*, p. 249.

12 *Idem*, p. 355.

Un mois plus tôt, trahissant déjà une jalousie grandissante à l'égard du « fils préféré » de Freud, Sándor Ferenczi (1873-1933) écrit à ce dernier, le 25 octobre 1912, une charge extrêmement violente à l'encontre de Jung :

« À chaque instant il sort des rails de l'observation scientifique et se transforme en fondateur de religion. Son souci principal n'est pas la *théorie de la libido*, mais le salut de la communauté chrétienne. Il identifie la confession à la psychanalyse et ne sait pas, manifestement, que la reconnaissance des péchés n'est que la moindre tâche de la thérapie psychanalytique : la plus importante est la *démolition de l'imgo paternelle*, qui échappe complètement à la confession. Il est évident que Jung n'a *jamais* voulu (ni pu) se laisser démolir par un patient. Il n'a donc *jamais* analysé, mais il est resté, pour ses patients, le *sauveur* qui se laisse baigner par les rayons de sa ressemblance à Dieu ! »¹³.

Si pour le « fidèle Ferenczi » Jung qui honnirait la sexualité est décrit en substance comme identifié à Dieu le Père et englué dans ses « complexes mythologiques » jusqu'à l'aveuglement ; il n'en est pas moins vrai, pour la majeure partie de la « horde primitive » s'inscrivant dans l'impulsion freudienne, à l'instar d'Otto Rank et Hanns Sachs (1913), que « l'expression achevée de la victoire sur le père est l'*athéisme*, dans lequel l'individu ne s'en remet qu'à lui-même et ne reconnaît aucun créateur et aucun maître »¹⁴. Pour ces thuriféraires du freudisme le *factum* religieux, présentifié comme la religion au sens large et flou du terme, ne serait alors qu'une « formation de compromis » résultant d'un conflit entre inconscient et refoulement, sorte de reviviscence à l'âge adulte des rapports d'ambivalence affective de l'enfant à l'égard de ses parents...

En 1914, la rupture entre les deux hommes semble consommée. Fin 1913, Jung se trouve alors aux prises avec l'effraction de visions apocalyptiques qui l'exposeront aux frontières de la folie – préfigurant sa méthode de l'« imagination active » (1916) –, mais dont le recours à l'écriture et au dessin qui constituent la matière première de son *Livre Rouge* lui permettront salutairement de se « faire œuvre »¹⁵, à partir d'un arrimage à la chaîne symbolique et sociale ; tandis que Freud rédigera

13 S. FREUD, S. FERENCZI, *Correspondance*, t. I : 1908-1914, p. 437.

14 O. RANK, H. SACHS, *Psychanalyse et sciences humaines*, p. 96.

15 S. GUMPPER, « Schizé numineuse et scansions via le corpus jungien (1902-1930) : vers une suppléance par l'écriture ? », p. 115-134.

un essai, *Le Moïse de Michel-Ange* qui paraîtra en avril 1914 dans *Imago* (tome III) sans signature, où l'artiste du *Quattrocento* se serait arrogé la liberté d'être transgressif à l'égard de l'Écriture, en représentant, toujours selon l'interprétation freudienne, la statue d'un Moïse qui contenait sa colère, au risque sans cela de fracasser les Tables de la Loi. Certainement que le tranchant de cette analyse peut venir faire écho aux récentes dissidences de Wilhelm Stekel, Alfred Adler et surtout Jung auxquelles le Père de la psychanalyse devait faire face alors qu'il passera de nombreuses heures devant cette statue, en septembre 1912 puis 1913. Il n'en est pas moins vrai que cette figure de Moïse – sculptée par l'artiste pour orner, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, le cénotaphe du pape Jules II – qui subjuguera tant Freud lors de ses voyages successifs à Rome, était alors contemplée *via* le prisme du christianisme.

Très en profondeur s'étage toutefois chez le fondateur de la psychanalyse quelque chose d'insaisissable faisant de lui un juif, irréductible cependant à la foi, comme Freud le signalera avec acuité dans une lettre du 6 mai 1926 à ses frères de la loge *B'nai B'rith*:

« Car j'ai toujours été incroyant, j'ai été élevé sans religion, mais non sans le respect de ce que l'on appelle les exigences "éthiques" de la civilisation humaine [...]. Mais il restait assez de choses capables de rendre irrésistible l'attrait du judaïsme et des juifs, beaucoup d'obscur forces émotionnelles – d'autant plus puissantes qu'on peut moins les exprimer par des mots – ainsi que la claire conscience d'une identité intérieure, le mystère d'une même construction psychique »¹⁶.

Mais en donnant l'impression d'être étranger à la religion juive tout en n'adhérant aucunement aux idéaux nationalistes, Freud toujours encore happé par l'idée féconde d'une ontogenèse venant récapituler la phylogenèse de l'humanité (*cf.* Haeckel) n'en continue pas moins d'être invariablement réceptif à des mouvements intérieurs: « D'étranges nostalgies secrètes montent en moi, peut-être l'héritage de mes aïeux pour l'Orient et la Méditerranée, et pour une vie d'une toute autre sorte »¹⁷ (lettre du 30 mars 1922 à Ferenczi).

16 S. FREUD, *Correspondance 1873-1939*, p. 398.

17 S. FREUD, S. FERENCZI, *Correspondance*, t. III: 1920-1933, p. 89.

Ursprung, ou genèse de « Moïse l'Égyptien » chez Freud

Le 30 janvier 1933, Adolf Hitler, nommé chancelier du Reich, arrive au pouvoir. Sur la page de garde de la première version manuscrite, datée du 9 août 1934, conservée aux *Archives Freud* (*Library of Congress*, à Washington), le scripteur a rajouté à gauche – indubitablement dans un mouvement d'après-coup, motivé par le caractère intentionnel de désacralisation –, devant « *Moses und der Monotheismus* », « *Der Mann* » (l'homme), dénotant l'insistance et, pourquoi pas, la perlaboration opérant alors chez Freud. Le 30 septembre 1934, dans une lettre à Arnold Zweig, il précise :

« Le point de départ de mon travail vous est bien connu ; c'était le même que pour votre *Bilan*. En face des nouvelles persécutions, on se demande de nouveau comment le Juif est devenu ce qu'il est et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle. Je trouvai bientôt la formule : Moïse a créé le Juif, et mon travail reçut le titre : *L'homme Moïse, un roman historique* »¹⁸.

Par ailleurs, dans une lettre du 27 octobre 1934 à Max Eitington, un disciple devenu son ami, Freud pointe la menace du Père Wilhelm Schmidt – un ethnologue, historien des religions et professeur à l'Université de Vienne, dont l'avis est écouté au Vatican – pourfendeur devant l'Éternel du freudisme depuis *Totem et Tabou*, apportant ensuite quelques précisions au sujet de la trame tripartite de l'homme Moïse :

« Cette dernière partie contient une réfutation ou, si vous voulez, un complément à l'[*Avenir d'une*] *Illusion*. Si l'on y disait que la religion n'est qu'illusion, on concède ici qu'elle a aussi une vérité qui, seule, explique son grand effet. Ce n'est cependant pas une vérité *matérielle* (ou idéelle), mais *historique*. Je veux bien entendu parler du retour de l'oublié, qui a été deviné dans la théorie du totem »¹⁹.

Sans doute qu'un caractère de surdétermination dans la genèse (*Ursprung*) de son Moïse est à l'œuvre, ouvrant dès lors sur l'incontournable et fécond problème de l'interprétation. Mais quel dessein pouvait bien animer Freud qui à l'époque était âgé de soixante-dix-huit ans ? Essai de psychanalyse appliquée ; autobiographie déguisée à relents testamentaires ; roman familial s'originant d'une « scène primitive »

18 S. FREUD, A. ZWIG, *Correspondance (1927-1939)*, p. 129.

19 S. FREUD, M. EITINGTON, *Correspondance (1906-1939)*, p. 816.

visant à saisir quelques linéaments de l'identité juive; éloge crypté de la théorie de l'inconscient; ou encore acte de résistance contre la barbarie nazie... Impossible de répondre, de manière tranchée, à cette question qui s'impose tant la position subjective de Freud alternera – entre août 1934 et début 1939 –, au gré de l'écriture de son texte ainsi que des échanges de correspondance avec quelques proches (Arnold Zweig, Max Eitington) mis dans la confidence, entre remémoration et amnésie, assujettie aux bouleversements de l'Histoire.

Toutefois, une première introduction – jamais publiée –, en précise le cadrage initialement envisagé. Dès l'entame, tout en se défiant tant d'une place d'historien que d'artiste, il rappelle: «J'ai été formé à l'observation soigneuse d'un certain domaine de faits; pour moi, l'invention et l'affabulation se lient facilement à un défaut, à une erreur»²⁰. Freud constate alors que les matériaux disponibles sur l'homme Moïse – en l'état insuffisants pour une «étude de caractère» –, reposent sur une «source unique». Cette tradition – le mot est prononcé –, d'élaboration tardive, objet de contradictions internes et remaniements ultérieurs, se serait «intimement entretenue aux mythes religieux et nationaux d'un peuple»²¹. Entérinant son décalage, au profit d'un «roman historique» qu'il redéfinit, l'auteur insiste:

«Le résultat n'a aucune valeur de vérité, ou seulement une valeur de vérité impossible à déterminer; car, pour grande que soit la vraisemblance, elle ne coïncide pas nécessairement avec la vérité; le vrai est souvent très invraisemblable, et les preuves affectives ne peuvent être remplacées, fut-ce dans une piètre mesure, par des déductions et des spéculations»²².

S'il est certain que Freud renoncera plus tard à ce sous-titre, a-t-il pour autant abandonné complètement cette direction?

Œuvre polémique et contestée – où il se propose, rien de moins, que de reconstruire les origines du judaïsme, de statuer à propos du «fantasme de rédemption» inhérent au christianisme, et bien sûr d'interroger les racines de l'antisémitisme –, Freud hésite à sortir son texte, comme en attestent quelques lettres et conversations privées rapportées: craignant,

20 Y.H. YERUSHALMI, *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable*, p. 53.

21 *Ibid.*

22 *Ibid.*

d'une part, de heurter l'Église catholique d'Autriche officiant jusqu'à l'*Anschluss* (13 mars 1938) comme un rempart contre le nazisme, et persuadé, d'autre part, comme il s'en ouvrira tardivement à son fils Ernst le 17 janvier 1938, que «les Juifs se sentiront très offensés»²³. Il se décidera toutefois à rendre public, de manière fragmentée dans la revue *Imago* (1937, tome XXIII), ses deux premiers essais – «Moïse, un égyptien» (vol. 1) et «Si Moïse fut un égyptien...» (vol. 4) – retenant durablement la troisième partie, intitulée «Moïse, son peuple et la religion monothéiste» ultérieurement reprise de fond en comble, qui ne sera intégrée que dans l'ouvrage paraissant en mars 1939 à Amsterdam (édition allemande chez Allert de Lange) et deux mois plus tard aux États-Unis (édition américaine chez Alfred A. Knopf), car l'*Internationale Psychoanalytischer Verlag* (maison d'édition fondée par Freud à Vienne) avait été clôturé par les nazis à la suite d'une perquisition le 15 mars 1938. Une brève incise, située au début de ce troisième essai – «Je ne ferai donc pas connaître ce travail, mais cela ne doit pas me détourner de l'écrire»²⁴, – paraît indicative quant à la fonction que l'écriture aura pu assurer chez l'homme Freud durant cette époque trouble où ses livres seront d'abord publiquement brûlés lors d'autodafés à Berlin, la théorie psychanalytique ensuite bannie par l'idéologie nationale-socialiste, son appartement perquisitionné par un groupe de la SA le 15 mars 1938 suivi, une semaine plus tard, par une descente de la Gestapo, et lui avec partie de sa famille seront, grâce à l'initiative salutaire de William C. Bullitt, ambassadeur des États-Unis à Paris et moyennant une rançon («taxe de sortie» ou *Reichsfluchtsteuer*) versée par Marie Bonaparte, contraints le 4 juin à l'exil. Le 1^{er} août 1938, au XV^e Congrès international de psychanalyse organisé à Paris, sa fille Anna Freud, également psychanalyste – avec l'aval de son père, installé depuis peu à Londres et qu'elle représente *in absentia* –, lira en ouverture un extrait de cette troisième partie centrée sur «Le progrès dans la vie de l'esprit».

Quelle est la trame de *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais* (1939) où Sigmund Freud, bien que prenant appui sur d'autres auteurs (Auerbach, Breasted, Erman, Gressmann, Meyer, Sellin, Weigall etc.) dont les thèses sont aujourd'hui globalement dépassées, désire

23 *Idem*, p. 34.

24 S. FREUD, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, p. 133.

avant tout s'«avancer sur [ses] propres traces»²⁵? Le monothéisme n'est pas une invention d'ascendance juive mais égyptienne, que le texte biblique aurait ultérieurement attribué à Abraham et ses descendants. Introduit vers 1375 av. J.-C. par le pharaon Amenhotep IV (futur Akhenaton), sous la XVIII^e dynastie, en tant que culte exclusif du Dieu solaire Aton et élevé au rang de religion d'État, il réprouvait anthropomorphisme, magie et sorcellerie alors surabondante, prônant également une négation de l'au-delà, etc. À la disparition d'Akhenaton (vers 1358 av. J.-C.), les Égyptiens reviennent aux anciennes divinités alors que les prêtres d'Amon, persécutés durant cet intermède, décrètent l'ancien souverain hérétique. Un de ses proches, Moïse – un homme noble d'origine égyptienne: prince, prêtre ou fonctionnaire de haut rang? –, fervent partisan du monothéisme s'installera à la tête d'une «tribu sémite opprimée», Freud parlera aussi d'une «foule d'étrangers émigrés»²⁶, qu'il conduira à la liberté au terme d'un exode hors d'Égypte, à travers le désert vers le pays de Canaan, avec en point de mire la Terre promise. Fondateur d'une nouvelle nation, introducteur de la pratique égyptienne de la circoncision et garant d'un monothéisme plus spiritualisé dont l'observance stricte qu'il imposera amènera le peuple hébreu à un soulèvement populaire ayant pour conséquence le meurtre de Moïse. Ce parricide, qui aura valeur de trauma originaire, entraînera un refoulement précoce effaçant de la mémoire du Peuple Élu le souvenir de l'assassinat, puis le menant à l'abandon de la religion mosaïque bien que la tradition survivra sous forme de «traces»²⁷. Beaucoup plus tard, les Israélites établiront une alliance de compromis avec d'autres tribus sémites, vouant un culte à une divinité volcanique nommée Yahvé, dans le pays de Madian. Enfin, les exploits de «Moïse l'Égyptien» seront attribués à un prêtre madianite affublé du même nom et confondu avec lui, préfigurant une fusion progressive entre Aton et Yahvé, avant que la tradition occultée ne fasse retour quelques siècles plus tard, pour finalement s'imposer.

Désormais Yahvé sera pourvu des attributs universels et spirituels du Dieu mosaïque. L'irruption du christianisme – charriant l'idée d'un «fantasme de rédemption» –, convoque le souvenir du meurtre de

25 *Idem*, p. 106.

26 *Idem*, p. 80.

27 *Idem*, p. 155.

Moïse, activant chez les juifs un intense sentiment de culpabilité dont la résonnance interpelle. Freud l'explicite comme suit : « la résurrection du Christ comprend aussi un élément de vérité historique, car il était Moïse ressuscité et derrière lui le Père primitif de la horde originaire, transfiguré et ayant pris en tant que Fils la place du Père »²⁸. Autrement dit, ce nouveau montage symbolique introduit alors les prémices d'un antisémitisme étayé sur l'accusation d'une absence persistante d'aveu de la part du peuple juif quant à avoir mis à mort le Christ ; répétition qui se poursuivrait presque à l'infini tant sous des latitudes multiples et époques successives que sous l'angle de la psychopathologie. Mais il n'en demeure pas moins, toujours selon l'auteur, une supériorité du judaïsme sur le christianisme.

« L'homme Moïse » *sublimant* la Déesse-Mère archaïque

En opérant un démontage du Père sacralisé, Freud esquisse dans son troisième essai une « différence de niveau spirituel » (*Geistig*) entre *vie sensorielle*, proche des phases primitives apparentée à une religion populaire égyptienne, et *vie de l'esprit* en tant que « abstraction sublime », du ressort de la religion mosaïque. De surcroît, il introduit un vaste mouvement de bascule de la *Mère* au *Père*, d'un « polythéisme illimité » défini par des pratiques magiques et des cérémonies à l'égard de dieux et déesses locales d'ascendances plurivoques, matérialisées sous formes d'idoles, à un « strict monothéisme » en tant qu'« il n'existe qu'un Dieu ; il est unique, tout-puissant, inaccessible »²⁹ (Autre divin, interdit d'être représenté en une image), condamnant avec virulence magie et sorcellerie tout en renonçant au culte solaire. Ce faisant, Freud établit un rapport d'analogie entre *psychopathologie* (psychologie individuelle) englobant la genèse des névroses humaines et *phénomènes religieux* (psychologie des masses) ayant trait à la vie psychique des peuples. Les processus névrotiques – rapportés aux impressions de la prime enfance –, auraient eu pour conséquence de fabriquer les « événements religieux » qui ressembleraient en quelque sorte à des symptômes faisant retour du refoulé, selon une perspective évolutionniste (*Totem et Tabou*) :

28 *Idem*, p. 182.

29 *Idem*, p. 81.

« Nous y retrouvons le phénomène de la latence, le surgissement de manifestations incompréhensibles, réclamant une explication et la condition qu'il ait existé une expérience initiale oubliée par la suite. Et aussi le caractère de la contrainte, qui s'impose au psychisme par-dessus la pensée logique qu'elle domine »³⁰.

Seraient donc érigés des « processus à contenu sexuel-agressif »³¹, non sans conséquence durable dans le psychisme humain, avant qu'ils ne basculent dans l'oubli. Enfin, au terme d'une longue période de latence, ces processus seraient à l'origine de phénomènes religieux *analogues* aux symptômes névrotiques dans leur structure et leur tendance. Ces traumatismes précoces, actifs *et* oubliés, incarneraient sous les auspices de la phylogenèse un « héritage archaïque »³² perçus en partie selon les investigations psychanalytiques comme « universalité de la symbolique du langage »³³. Autrement dit, tant chez les individus névrosés que parmi les masses, affleurerait une « impression du passé [qui] se conserve dans des traces mnésiques inconscientes »³⁴ : le souvenir pénétrerait dans l'héritage archaïque *via* le caractère de contrainte, c'est-à-dire la répétition du meurtre du père (Moïse, puis le Christ), à la source des « formations mythiques religieuses »³⁵. Mentionnant le Père mort de la horde primitive, Freud soutient que si donc la « vénération d'un substitut paternel »³⁶ dans le totémisme serait la « première manifestation de la religion dans l'histoire humaine », la marque du progrès se caractériserait alors par la présence ultérieure des dieux humains à la place des (totems) animaux :

« En un point de cette évolution qu'il n'est pas facile de déterminer apparaissent de grandes déesses mères, probablement encore avant les dieux mâles, et se maintiennent ensuite pendant longtemps à côté de ceux-ci. Entre-temps un grand bouleversement social s'est accompli. Le matriarcat fut remplacé par un ordre patriarcal restauré »³⁷.

En guise d'hypothèse opératoire, l'émergence des déesses-mères serait indicative d'un « dédommagement pour les mères repoussées à l'arrière-

30 *Idem*, p. 158.

31 *Idem*, p. 170.

32 *Idem*, p. 193.

33 *Idem*, p. 194.

34 *Idem*, p. 188.

35 *Idem*, p. 117.

36 *Idem*, p. 173.

37 *Idem*, p. 174.

plan. Les dieux mâles apparaissent d'abord en tant que fils à côté des Grandes Mères, plus tard seulement ils prennent nettement les traits de figures paternelles»³⁸. Ces derniers pullulent dans un espace polythéiste voués à se faire concurrence, éventuellement sous le joug d'un dieu qui leur est supérieur. Enfin, l'étape suivante ouvre sur le « retour du dieu père seul et unique, à la domination illimitée »³⁹. Freud s'astreint alors à établir une genèse de la « spiritualité » en forgeant une théorie de la religion où il oppose le *Maternel* et le *Paternel*, non sans accointances avec la structure psychique de l'individu humain. À l'origine, il soutient la présence d'une Déesse-Mère archaïque, instinctuelle et sensorielle où l'accent est mis sur l'image, traversée par des « éléments superstitieux magiques et mystiques »⁴⁰, car fondée sur une « pensée magique et [...] l'illusion particulièrement chère aux Égyptiens d'une vie après la mort »⁴¹. À cet aspect maternel fut progressivement substituée une religion paternelle, un Dieu monothéiste akhénatonien et mosaïque, indicateur de la victoire de l'intelligence sur le sensoriel. Ce Père – sorte d'unification ou fusion d'un Aton égyptien et d'un Yahvé hébraïque dans la pensée freudienne – impliquait une capacité de déduction : « Ce peuple embrassa si bien cette idée qu'elle devint le principal contenu de sa vie spirituelle »⁴². Évoquant un rejet du cérémonial à effet magique des religions archaïques de type maternel, il précise qu'une prescription de la religion de Moïse « c'est l'interdiction de se faire une image de Dieu, donc l'obligation d'adorer un Dieu que l'on ne peut voir »⁴³, démantelant l'image du Père étant donné que « la nostalgie du père [...] habite en chacun depuis son enfance »⁴⁴, et n'est donc plus à loger dans une idole. Écartant le maternel, l'archaïque, c'est-à-dire la déesse-mère de type polythéiste, Freud bâtit sur ces ruines le progrès de la vie de l'esprit au sens où « un rabaissement de la vie sensorielle devrait élever la conscience »⁴⁵ aussi bien pour un peuple que sur le versant individuel. Ce Dieu monothéiste sur-moïque, du ressort du cognitif

38 *Ibid.*

39 *Ibid.*

40 *Idem*, p. 180.

41 *Idem*, p. 140.

42 *Idem*, p. 146-147.

43 *Idem*, p. 211.

44 *Idem*, p. 207.

45 *Idem*, p. 215.

non sensoriel, véhiculerait donc une « religion des renoncements aux pulsions [...]. Dieu est totalement détaché de la sexualité pour être élevé à un idéal de perfection éthique »⁴⁶. Ce processus d'évolution sublimatoire freudien est indicateur de la victoire de la vie de l'esprit (*Geistigkeit*), condensant spiritualité et rationalité, soit le « royaume de l'intellectualité » (représentation, remémoration et raisonnement), sur la vie sensorielle (*Sinnlichkeit*), réduite à une « activité psychique subalterne » (perceptions immédiates des organes sensoriels) que le fondateur de la psychanalyse avait déjà appréhendé – motivé par ses échanges privés avec Romain Rolland qui était fêru de mystique indienne et d'éternité – sur le versant du « sentiment océanique » (*Ozeanisches Gefühl*) dans *Das Unbehagen in der Kultur* (1930). Pour Freud, il s'agirait d'un progrès de la civilisation « car la maternité est attestée par le témoignage des sens, tandis que la paternité est une conjecture, est édifiée sur une déduction et sur un postulat »⁴⁷.

Par ailleurs, ce troisième essai est scandé par ce rapport d'analogie – cependant exempt d'identité – entre psychopathologie et phénomènes religieux, renforcé par des « traces mnésiques inconscientes », de nature phylogénétique, s'inscrivant dans un passé archaïque de l'humanité :

« Tout morceau de passé qui revient se fraie un chemin avec une puissance particulière, qu'il exerce une influence incomparablement forte sur les masses humaines et élève une prétention irrésistible à la vérité, contre laquelle l'objection logique reste impuissante – à la manière du *credo quia absurdum* »⁴⁸.

Freud situe un parallèle entre *folie délirante* (*Irrwahn*) des psychotiques caractérisée par la présence dans l'idée délirante (*Wahnidee*) d'un « morceau de vérité oubliée » qui ne fait retour que par le truchement d'une déformation altérant sa compréhension (cette « conviction contraignante » qui s'agglomère en délire démarrerait sur la base de ce « noyau de vérité », avant d'investir les erreurs qui l'entourent...), et *dogmes des religions* porteurs d'un même contenu de vérité, mais qualifiée ici d'historique : « les religions portent certes en elles le caractère de symptômes psychotiques, mais en tant que phénomènes de masse elles

46 *Idem*, p. 219.

47 *Idem*, p. 213.

48 *Idem*, p. 175-176.

sont soustraites à la malédiction de l'isolement»⁴⁹. Ce *distinguo* réitère l'antienne freudienne d'un rapport d'affinité prononcé entre paranoïa et religion, dont il resserre puis circonscrit les investigations psychanalytiques sur un morceau précis de l'histoire religieuse, nommément l'instauration du monothéisme dans le judaïsme ainsi que sa continuation dans le christianisme. De fait, si le monothéisme juif aurait façonné le caractère du Peuple Élu par l'entremise du « refus de la magie et de la mystique, l'incitation à accomplir des progrès dans la vie de l'esprit, l'encouragement à des sublimations »⁵⁰ sur fond de réintégration du Père primitif, un puissant sentiment de culpabilité se serait également manifesté. Ce dernier sera rapporté par Paul de Tarse, juif romain, à sa « source historique primitive » en le qualifiant de péché originel ; crime ne pouvant être expié que par la mort. Soit le sacrifice du fils de Dieu qui serait l'héritier du « fantasme de rédemption »⁵¹ conjurant le sentiment de culpabilité de l'humanité. Pour Freud, cette religion nouvelle (dite du Fils) ne constituerait rien de moins qu'une « régression culturelle » par rapport à la religion juive (dite du Père). Pourquoi ? Car, précise-t-il :

« La religion chrétienne ne se maintient pas au degré de spiritualisation auquel le judaïsme s'était élevé. Elle n'était plus strictement monothéiste, elle adopta de nombreux rites symboliques des peuples d'alentour, elle restaura la grande déesse mère et trouva place pour accueillir un grand nombre de déités du polythéisme, reconnaissables sous leur voile, quoique réduites à une position subalterne. Surtout elle ne se ferma pas, comme la religion d'Aton et la religion mosaïque qui lui fit suite, à l'intrusion d'éléments superstitieux magiques et mystiques, qui devaient représenter une grave inhibition pour le développement spirituel des deux millénaires suivants »⁵².

En contre-point, au rétablissement de la souveraineté du père de la horde primitive *via* la religion mosaïque s'ajoutent des sentiments dits positifs animant le peuple juif. Pour Freud, « les motions affectives enfantines sont, dans une toute autre mesure que celles des adultes, intenses et inépuisablement profondes, seule l'extase religieuse peut ramener cela. Ainsi une ivresse d'abandon à Dieu est-elle la première réaction au

49 *Idem*, p. 176.

50 *Idem*, p. 177.

51 *Idem*, p. 178.

52 *Idem*, p. 180-181.

retour du grand et puissant Père»⁵³. Cette radicalité réflexive embraye sur un invariant inhérent à la cure psychanalytique très tôt placé en orbite, par transferts interposés : l'*infantile* se jouant dans l'*actuel* par le truchement de répétitions symptomatiques qui renverraient à certaines strates sous-jacentes de la psyché ; processus rapporté à l'expression d'un archaïque régressif sur les versants de la construction subjective.

Deux remarques intermédiaires s'imposent. À noter que Freud omettra de citer le texte de son ami Karl Abraham, « Amenhotep IV (Echnaton). Contribution psychanalytique à l'étude de sa personnalité et du culte monothéiste d'Aton » (1912), paru dans *Imago*, alors même qu'un bref échange à ce sujet, courant janvier 1912, transparait dans leur correspondance. S'agit-il de sa part d'une résistance doctrinale étant donné que son disciple postulait que la genèse du monothéisme trouvait son impulsion majeure auprès de la reine Teje, la mère du pharaon Akhenaton (doté de caractéristiques androgynes), en décalage du patrocentrisme freudien ; d'un oubli – qui peut s'entendre comme une « formation de l'inconscient » appelée à être analysée –, tant quelques-unes des intuitions ébauchées par son disciple seront présentes chez Freud ; ou bien de la reviviscence de cette syncope qui le foudroya, fin 1912, lorsque entouré par ses élèves Jung évoqua avec force, en parlant de cet article de Karl Abraham, le caractère créateur par-delà le meurtre du Père, figure à laquelle Freud s'identifiait ? Toujours est-il qu'en décembre 1907, lors de sa première visite à Vienne, Karl Abraham – qui venait de quitter son poste d'assistant à la Clinique psychiatrique du Burghölzli dirigée par Eugen Bleuler où il avait développé une défiance à l'égard de Jung – sera non seulement gratifié de ses toutes « premières leçons en égyptologie » par le professeur Freud, mais le maître lui glissera, à son insu avant son départ et en guise de présent, deux petites figurines égyptiennes dans sa valise (Lettre du 21 décembre 1907)⁵⁴. Plus tardivement, dans son texte « Sur la sexualité féminine » (1931), à partir de sa *praxis* clinique, il livre quelques hypothèses supposant – dès la phase préœdipienne – un lien originaire de la petite fille à sa mère qui sera refoulé. Mais en écrivant « Je soupçonne aussi, de plus, que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa

53 *Idem*, p. 239.

54 S. FREUD, K. ABRAHAM, *Correspondance complète (1907-1925)*, p. 22.

ultérieure de la femme»⁵⁵, Freud n'exorcise-t-il pas, en creux, un complexe maternel stigmatisant à l'aune de sa fantasmatique une mère persécutrice, ravageante et malveillante constituant la matrice princeps d'un moi primitif aux frontières mal délimitées?

Lacan, envers et tout contre Freud

Si Jacques Lacan (1901-1981) affirmera être littéralement fasciné par *Moïse et le monothéisme* – titre alors imposé par la traduction d'Anne Berman, secrétaire de la princesse Marie Bonaparte, dans l'édition Gallimard de 1948 –, son *Séminaire XVII. L'envers de la psychanalyse* (1969/70) lui donne l'occasion d'éprouver, à partir de la métapsychologie freudienne, la fonction du parricide d'Œdipe à Moïse, afin d'en cerner un point de fuite. Dans son texte, Freud épousait avec vigueur la thèse d'Ernst Sellin qui, dans *Mose und seine Bedeutung für die israelitisch-jüdische Religionsgeschichte* (1922), faisant allusion à une mort expiatoire et violente de Moïse, tirée du prophète Osée – ayant pourtant vécu approximativement cinq siècles après lui –, que l'historien et exégète de l'Ancien Testament interprète de manière brumeuse comme un meurtre commis par le Peuple Élu qui venait de s'être rendu coupable d'un culte idolâtrique à Baal Peor. À la séance du 11 mars 1970, Lacan se désespère de l'absence de l'ouvrage de Sellin à la BNF, mais parviendra à le faire venir de la bibliothèque de Copenhague afin de s'y pencher au siège de l'Alliance israélite universelle. Il y entame un fructueux dialogue – entremêlant exégèse biblique, philologie et postulats psychanalytiques – avec André Caquot, tenant de la chaire des religions sémitiques comparées à l'EPHE, section des sciences religieuses, qui se poursuivra à la séance du 15 avril 1970 de son séminaire. Tout contre Freud, Lacan nuance alors l'omnipotence du complexe d'Œdipe : le parricide, en tant que pivot sublimement ignoré par la Bible, ne se limiterait pas qu'à « l'accès des fils à la jouissance ». Avec en arrière-plan le dialogue de Yahvé avec son peuple, scruté par Sellin et auquel Freud souscrit à sa manière en convertissant le Père en une « espèce de nœud mythique »⁵⁶ – ce qui symboliserait l'échec de son interprétation

55 S. FREUD, « Sur la sexualité féminine », p. 141.

56 J. LACAN, *Séminaire Livre XVII. L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, p. 159.

–, Lacan privilégiera un rapport structurel du sujet à la vérité qui, dès l'origine, exposerait l'*infans* par-devers le Père mort à la perspective de sa propre disparition. Car l'éthique, centrale dans l'expérience de la cure psychanalytique, irrémédiablement engage le sujet divisé aux prises avec un désir qui toujours se dérobe à frayer avec l'incontournable question de la Loi.

Certainement aussi que, si l'incroyance (*Unglauben*) traverse en filigrane l'homme Freud, et partant l'ensemble de son corpus, «la phénoménologie de la croyance est restée pour lui, jusqu'au terme, une obsession – aussi bien *Moïse et le Monothéisme* est-il tout entier construit pour expliquer les phénomènes fondamentaux de la croyance»⁵⁷. Dès son *Séminaire VII. L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Lacan avait pointé une dissociation entre «Moïse l'Égyptien» – grand homme, législateur porteur d'une vision unitaire et de facto estampillé rationaliste –, et «Moïse le Midianite» – gendre de Jéthro, «celui-là qui entend surgir du buisson-ardent la parole décisive»⁵⁸; qualifié d'inspiré, mais dans une veine obscurantiste –, en tant que le «message monothéiste» du premier, assassiné par le peuple juif, se serait transmis dans l'obscurité en étant porté par le second; un deuxième meurtre (celui du Christ) ponctuant la portée dudit message. En boucle, il serait venu articuler de manière significative le meurtre inaugural de l'humanité – «le mythe du meurtre du père est bien le mythe d'un temps pour qui Dieu est mort»⁵⁹, lointain écho de *Totem et Tabou* –, garant du lien entre le désir et la Loi. Depuis lors, ce pacte symbolique n'est en effet pas exempt de sublimation au niveau du procès de la fonction du Père. Enfin, cette question symptomatique – la part non analysée dans l'œuvre de Freud (sa relation au judaïsme) qui n'a pas été sans incidences tant sur l'expérience de la *praxis* analytique qu'au niveau de sa transmission (Haddad) – avait été fuitivement abordée par Lacan, dans l'unique séance de son Séminaire sur les *Noms-du-Père* (20 novembre 1963). Mais il l'interrompra après avoir subi les conclusions de la commission Turquet venue enquêter sur son orthodoxie, induisant son «excommunication» de l'*International Psychoanalytical Association* et la création de l'École freudienne de Paris,

57 J. LACAN, *Séminaire. Livre VII. L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), p. 156.

58 *Idem*, p. 204.

59 *Idem*, p. 209.

non sans que cette question fasse retour, toujours de manière sous-jacente, dans plusieurs de ses interventions ultérieures.

Conclusion

Cette quête des origines corrélée à la thèse subversive d'un Moïse égyptien ne cristallise-t-elle pas chez Freud une position subjective d'exilé, avec en toile de fond un *Vaterkomplex* qu'il tentera désespérément de transfigurer sur le versant d'une «fidélité hérétique»? Autrement dit, en matière de conflit psychique, deux tendances contraires pourraient à son endroit s'être affrontées tout en se nouant. D'une part, en termes de *fidélité* et dans le sillage de son «roman familial», l'appel à un retour à la tradition sous-tendu par le désir du père, Jakob Freud l'ayant jadis initié aux rudiments de la «langue sacrée» hébraïque ainsi qu'à l'accès à la Torah, qui lui transmettra pour ses trente-cinq ans un exemplaire de la Bible (en édition bilingue) du rabbin Ludwig Philippson agrémenté d'une dédicace en hébreu à son intention, espérant ardemment que son fils Shlomo renoue avec le judaïsme en s'inscrivant dans le destin scellé par ses pères. Et d'autre part, en s'ingéniant à entretenir l'hérésie, Freud qui était lui aussi sensible à la veine du mouvement d'émancipation juif des Lumières – la *Haskalah* –, entérinera très tôt une rupture avec le monde de la synagogue non sans revendiquer (discrètement d'abord, de manière plus affirmée ensuite) une judéité qui ne l'a jamais vraiment quitté et que Paul-Laurent Assoun ira jusqu'à assimiler au «continent obscur de l'être juif, *terra incognita* présente au cœur de son être»⁶⁰. Transposé sur une *Autre scène*, alors même qu'à l'acmé d'une perlaboration son «homme Moïse» pourrait faire office de retour du refoulé, et si pour Freud l'invention de la psychanalyse avait pu assurer la fonction de symptôme (ou «formation d'un compromis») tempérant son économie du désir tout en articulant, en tant que Nom-du-Père, cette «fidélité hérétique» quant à ses origines dont les effets le dépassent? En tout état de cause, n'écrit-il pas dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939) que «la force créatrice d'un auteur n'obéit malheureusement pas toujours à son vouloir; l'œuvre réussit comme elle peut et se campe souvent vis-à-vis de l'auteur comme une chose indépendante, voire étrangère»⁶¹.

60 P.-L. ASSOUN, «Freud, Sigmund (1856-1939)», p. 746.

61 S. FREUD, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, p. 200-201.

Si cette «fidélité hérétique» peut désigner l'égarement – car condamné par l'orthodoxie de la théologie catholique –, de mystiques engagés sur la voie d'itinéraires de l'intimité avec Dieu, elle s'apparente par ailleurs, sous l'angle psychanalytique, à la structure psychique – Réel, Symbolique, Imaginaire (*R.S.I.* ou hérésie...) – reliée par un symptôme (paternel ou non), que Lacan assimilera à la «trinité infernale»⁶², c'est-à-dire humaine... À partir de son enseignement tardif (1972-1979) attentif aux opérations topologiques, en tant qu'effets des nœuds borroméens (*R.S.I.*), trois axiomes peuvent être dégagés : Dieu est une production de la structure psychique, en tant qu'il est inconscient, c'est-à-dire incontournable ; le Nom-du-Père est un symptôme ; et Dieu, en tant que symptôme, «on peut s'en passer à condition de s'en servir»... De fait, l'invention de la psychanalyse corrélée avec un sentiment de culpabilité, sur fond de *Vaterkomplex* non liquidé, semble avoir opéré chez Freud comme un symptôme (Nom-du-Père). De fait, ce dernier lui garantissant une certaine fidélité hérétique, mais sur le mode d'une transfiguration par l'exil, devant la butée du judaïsme de ses pères qu'il serait parvenu, en partie, à sublimer par le biais sa théorie de l'inconscient... Tout l'art de Freud, à l'endroit de son économie du désir, n'aura-t-il pas alors été de «savoir y faire» avec son symptôme ? Peut-être que l'écriture de *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939) pourrait aussi s'entendre comme sa réponse enfin apportée en tant que fils à son père, Jakob Freud, juif éclairé ayant rompu avec le hassidisme, qui l'avait jadis invité en lui transmettant cette dédicace agrémentant l'exemplaire offert de la Bible à retrouver dans son exil le chemin du retour à la religion juive. La plume de Freud, du début à sa fin, poursuit un cheminement sinueux alternant hésitations, répétitions et digressions décontençant non seulement exégètes de la Bible, historiens des religions, anthropologues, écrivains juifs évidemment, à l'instar de Martin Buber, mais surtout nombre de psychanalystes butant tous – à degrés divers –, sur cette question lancinante qui effectivement hante ce texte quelque peu testamentaire : «comment les juifs sont devenus ce qu'ils sont ? ». En ce 19 juillet 1938, à Londres dans sa maison de Maresfield Gardens, lorsque Stefan Zweig – l'«ami blessé» – accompagné notamment du peintre et surréaliste

62 J. LACAN, *Séminaire Livre XXII, R.S.I. (1974-1975)*, séance du 18 février 1975.

Salvador Dalí visite Sigmund Freud, ce dernier leur apporte, de biais, un semblant de réponse : « Moïse e[s]t chair de sublimation »⁶³.

Bibliographie

- ABRAHAM Karl, « Amenhotep IV (Echnaton). Contribution psychanalytique à l'étude de sa personnalité et du culte monothéiste d'Aton » (1912), in : *Œuvres complètes*, vol. 1 : 1907-1914, trad. BARANDE Ilse et GRIN Elisabeth, Paris : Payot, 1965, p. 232-256.
- ASSOUN Paul-Laurent, « Freud, Sigmund (1856-1939) », in : GUMPPER Stéphane et RAUSKY Franklin (dir.), *Dictionnaire de Psychologie et Psychopathologie des Religions*, Montrouge : Bayard, 2013, p. 739-752.
- BAIR Deirdre, *Jung. Une biographie*, trad. DEVILLERS-ARGOUARC'H Martine, Paris : Flammarion, 2007 (1^{re} éd. 2003).
- DALÍ Salvador, *La vie secrète de Salvador Dalí. Suis-je un génie?*, édition critique établie par JOSEPH-LOWERY Frédérique, préface de SPECTOR Jack, Lausanne : L'Âge d'Homme, 2006.
- FREUD Sigmund, « Sur la sexualité féminine » (1931), in : *La Vie sexuelle*, trad. BERGER Denise et al., Paris : PUF, 1969, p. 139-155.
- FREUD Sigmund, *Correspondance (1873-1939)*, nouvelle édition augmentée, éd. FREUD Ernst, trad. BERMAN Anne et GROSSEIN Jean-Pierre, Paris : Gallimard, 1979 (1^{re} éd. 1960).
- FREUD Sigmund, *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais*, trad. HEIM Cornélius, préf. MOSCOVICI Marie, Paris : Gallimard, 1993 (1^{re} éd. 1939).
- FREUD Sigmund, *Le Moïse de Michel-Ange* (1914), in : *Œuvres complètes de Freud. Psychanalyse*, dir. LAPLANCHE Jean, BOURGUIGNON André, COTET Pierre, vol. 12, Paris : PUF, 2005, p. 127-160.
- FREUD Sigmund, ABRAHAM Karl, *Correspondance complète (1907-1925)*, éd. ABRAHAM Hilda C. et FREUD Ernst L., trad. CAMBON Fernand et GROSSEIN Jean-Pierre, Paris : Gallimard, 2006 (1^{re} éd. 1965).
- FREUD Sigmund, EITINGTON Max, *Correspondance (1906-1939)*, éd. SCHRÖTER Michael, trad. MANNONI Oliver, Paris : Hachette, 2004.
- FREUD Sigmund, FERENCZI Sándor, *Correspondance*, t. I : 1908-1914, éd. HAYNAL André et al., Paris : Calmann-Lévy, 1992.
- FREUD Sigmund, FERENCZI Sándor, *Correspondance*, t. III : 1920-1933. *Les années douloureuses*, éd. HAYNAL André et al., Paris : Calmann-Lévy, 2000.

63 S. DALÍ, *La vie secrète de Salvador Dalí. Suis-je un génie?*, p. 721.

- FREUD Sigmund, JUNG Carl Gustav, *Correspondance (1906-1914)*, éd. McGUIRE William, trad. FIVAZ-SILBERMANN Ruth, Paris: Gallimard, 1992 (1^{re} éd. 1974).
- FREUD Sigmund, PFISTER Oskar, *Correspondance (1909-1939)*, éd. FREUD Ernst L. et MENG Heinrich, trad. JUMEL Lily, préf. WIDLÖCHER Daniel, Paris: Gallimard, 1969 (1^{re} éd. 1963).
- FREUD Sigmund, ZWEIG Arnold, *Correspondance (1927-1939)*, éd. FREUD Ernst, trad. WEIBEL Luc et GEHRIG Jean-Claude, préf. ROBERT Marthe, Paris: Gallimard, 1973 (1^{re} éd. 1968).
- GUMPPER Stéphane, «Psychanalyse», in: GUMPPER Stéphane, RAUSKY Franklin (dir.), *Dictionnaire de Psychologie et Psychopathologie des Religions*, Montrouge: Bayard, 2013, p. 341-344.
- GUMPPER Stéphane, «Schize numineuse et scansion via le corpus jungien (1902-1930): vers une suppléance par l'écriture?», *Recherches germaniques*, 9, 2014, p. 115-134.
- HADDAD Gérard, *Le péché originel de la psychanalyse. Lacan et la question juive*, Paris: Seuil, 2007.
- LACAN Jacques, *Séminaire. Livre VII. L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Paris: Seuil, 1986.
- LACAN Jacques, «Introduction aux Noms-du-Père» (1963), in: *Des Noms-du-Père*, Paris: Seuil, 2005, p. 65-104.
- LACAN Jacques, *Séminaire Livre XVII. L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, Paris: Seuil, 1991.
- LACAN Jacques, *Séminaire Livre XXII. R.S.I. (1974-1975)*. Texte inédit.
- LACAN Jacques, *Séminaire Livre XXIII. Le sinthome (1975-1976)*, Paris: Seuil, 2005.
- RANK Otto, SACHS Hanns, *Psychanalyse et sciences humaines*, trad. GUÉRINEAU Daniel, Paris: PUF, 1980 (1^{re} éd. 1913).
- ROBERT Marthe, *D'Edipe à Moïse. Freud et la conscience juive*, Paris: Calmann-Lévy, 1974.
- SCHORSKE Carl E., «Vers les fouilles égyptiennes, Freud explorateur des cultures occidentales», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 95, 1992, décembre, p. 2-12.
- SELLIN Ernst, *Moïse et son importance dans l'histoire de la religion israélo-juive*, trad. GERBER Rodolphe Albert, Paris: Le Félin, 2015 (1^{re} éd. 1922).
- SILESIUS Angelus, *L'errant chérubinique (1657)*, éd. MUNIER Roger, Paris: Arfuyen, 2014.
- YERUSHALMI Yosef Hayim, *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable*, trad. CARNAUD Jacqueline, Paris: Gallimard, 1993 (1^{re} éd. 1991).